

LE VOL A LOISEAU

— Mon truc pendant un bon nombre d'années, me dit un jour un grand criminel, qui mène aujourd'hui une vie paisible et réussit assez bien dans ses affaires, était de jouer le rôle du matelot naufragé. Travesti au mieux en officier de marine, je parcourais les petites villes de province un sac de marchandises sur le dos, donnant à entendre que, de concert avec plusieurs autres matelots, j'avais mission de vendre certaines marchandises qui provenaient d'un naufrage de fraîche date. Je montrais, en même temps, quelques échantillons d'étoffes de prix et offrais à en vendre de semblables à des chiffres si excessivement bas que c'en était ridicule. C'était là le truc. Je prenais des ordres pour ces marchandises (naturellement, je ne les avais pas avec moi), et alors j'offrais en vente tous les autres objets que j'avais et qui ne valaient pas grand'chose. C'était curieux de voir comme les gens y mordaient.

Après cela, en compagnie de deux autres, je me mis à jouer un autre truc, celui de l'*Oiseau échappé*. Ce truc, tel que pratiqué par nous, était le moins dangereux.

Nous entrions de préférence dans les buvettes où les consommateurs se faisaient rares le jour et où régnait une grande tranquillité ; nous recherchions surtout celles qui n'avaient qu'une demoiselle pour répondre aux gens.

L'un de nous portait dans un sac de papier un oiseau aux couleurs éclatantes, le montrait à la jeune fille éblouie et ne cessait de vanter ses qualités rares.

L'oiseau, comme par mégarde, finissait par lui échapper des mains, et l'un de nous s'écriait alors, tout bouleversé : "Vite, vite, fermez toutes les portes, ce n'est pas pour cinquante piastres que je voudrais perdre cet oiseau."

Et comme l'oiseau s'envolait un peu partout, nous faisons semblant de courir après et nous semblions faire des efforts extraordinaires pour l'attraper. Inutile de dire que nous faisons le plus de tapage possible pour effrayer l'oiseau et le faire éloigner.

L'oiseau en effet, effarouché par tant de bruit, voltigeait par toute la maison, mais finissait généralement par se réfugier derrière le comptoir au milieu des carafes et des verres. Alors l'un de nous, et plus souvent nous deux à la fois, nous sautions de l'autre côté du comptoir, bousculant la jeune fille ahurie et faisant toutes sortes d'efforts pour attraper l'oiseau fugitif. Pendant que l'un de nous achevait de la troubler, l'autre faisait main basse sur tout ce qu'il rencontrait et empochait lestement l'argent du tiroir ou les pièces qui traînaient sur les tablettes. Un jour, à Liverpool, j'ai pu me procurer, de cette

NOS CHÉRIS



La grande sœur de 12 ans. — Tu ne dis pas ta prière du matin ! Pourquoi ne fais-tu que celle du soir ?

Bébé. — Pour que le bon Dieu me protège durant la nuit.

La grande sœur. — Mais est-ce que tu ne veux pas qu'il te protège aussi dans le jour ?

Bébé. — Je crois qu'il ne penserait pas grand'chose d'un petit garçon qui ne pourrait pas se protéger tout seul en plein jour.

façon, plus de cent piastres. Mais j'ai exercé ce truc une fois de trop et force me fut de goûter quelques jours de solitude loin de la société de mes semblables.

L'ORATEUR DE VILLAGE

— Je suis doué d'une voix assez retentissante et d'une mémoire, qui ne m'a jamais fait défaut. Lorsque j'ai un discours à faire, j'emprunte tout bonnement les idées et les phrases des autres et je tâche de les agencer ensemble le mieux possible. De cette manière, j'ai le malheur d'avoir (s'il m'est permis de m'exprimer d'une manière paradoxale), une réputation d'orateur populaire qui s'étend jusqu'aux confins les plus reculés de ma paroisse.

Mais comme je ne suis pas le maître d'une seule idée que je puisse appeler mienne, il m'est arrivé parfois des avanies sans nom et mon amour-propre a été plus d'une fois blessé lorsqu'il m'a fallu parler en public sans préparation.

Je me rappelle surtout une occasion, douloureuse entre toutes, et dont le souvenir ne me quittera jamais, où, appelé à l'occasion d'un déjeuner de noces à proposer la santé des dames, je fis une bien triste figure.

Un ami charitable, mais malin, me raconta, quelque temps après, que, lorsque je me suis levé pour parler, j'avais le visage tout bouleversé et d'une pâleur de mort, qu'une frayeur, mal dé-

guisée par un sourire de vrai idiot, semblait s'être tout à coup emparé de ma personne, et il me répéta, avec un plaisir narquois, les mots mêmes de mon discours que voici :

"Mesdames et messieurs, — Je suis vraiment ravi que mon excellent ami, M. Johnson, puisse enfin connaître ce qu'il y a de tendresse chez la femme. Comme j'ai eu le bonheur d'en faire l'expérience moi-même, je suis enchanté de pouvoir dire, comme je l'ai dit déjà, que mon ami est sur le point de connaître les tendresses de la femme."

C'est une sensation terrible que celle qui empêche un homme, devenu coupable d'une telle énormité.

Jamais je n'essaierai de faire une métaphore improvisée. Une fois dans la vie d'un homme doit suffire.

Une autre fois, je dus proposer un vote de remerciement à quelqu'un qui avait fait une lecture sur la Bible aux soldats de ma paroisse. Je dis à l'assemblée qu'une occasion comme celle-là, était "un véritable oasis dans les combats de la vie."

Je dois avouer aussi que ma conscience me reproche sans cesse un discours que j'ai prononcé un jour ; c'était le plus beau, le plus pathétique que j'aie jamais prononcé. On m'avait prévenu assez d'avance que j'aurais à proposer la santé du curé dans un banquet public. Il venait de refaire à neuf les tours de l'Eglise et de faire refondre les cloches ; mais j'avais complètement oublié qu'il avait aussi fait réparer la vieille horloge.

Mon discours était un modèle d'éloquence, tout émaillé de fleurs et je l'avais appris par cœur de manière à ne pas en passer une seule syllabe.

Je dis que le nom du curé serait transmis de génération en génération comme celui de l'homme illustre, qui avait donné une vie nouvelle aux tours massives de notre belle église, ces tours qui, depuis des siècles, avaient contemplé du haut de leur grandeur des milliers de champs de blé ; qui s'élevaient dans les airs, comme deux énormes géants pour défendre nos foyers ; (écoutez, écoutez) qui avaient salué mille et mille fois les premiers rayons du soleil levant et avaient reçu ses derniers baisers à son coucher. (Applaudissements). C'est lui aussi qui nous a donné ces belles cloches, dont les sons suaves et harmonieux avaient pendant plus de cent ans (j'allais dire mille, mais une mémoire excellente me fit éviter cette exagération), appelé les fidèles au service divin et à la prière du soir. J'allais entamer la péroraison, une soignée dont j'attendais un effet prodigieux, lorsque mon voisin me dit tout bas : "Surtout n'oubliez pas la vieille horloge."

Le malheureux ! il me fit tout oublier et je ne pus que balbutier ces quelques mots : "Et de plus, il... il... il a réparé l'horloge."

LE CHIEN OBÉISSANT



I — Carlo ; vas chercher mes chaussures. — Vas vite ! Là.



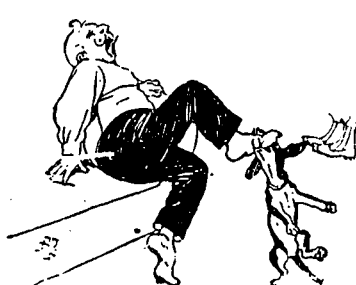
II



III



IV



— Comprends donc : Tu vois : pour mettre sur mon pied, ici. Emporte : vite !

— Ohioi ! Pas ça, imbécile !